

tatoués : on croirait que leurs jambes et leurs cuisses ont été trempées dans une teinture noire bleuâtre, comme aux Carolines ; mais ils dessinent aussi sur leur corps des figures de mains ou de gants. Ils ne rougissaient pas non plus de leur nudité, qui était complète. Ils nous prouvèrent leur caractère bon et hospitalier, par leurs pressantes sollicitations d'aller les voir chez eux.

Depuis le 7 novembre, que le *Duff* quitta les îles Peleou, jusqu'à son arrivée sur les côtes de Chine, il ne lui arriva rien de remarquable. Le 17 on vit les îles Bachy. Le 21 on laissa tomber l'ancre devant Macao. On remonta ensuite à Vampoia ; l'on y prit une cargaison de thé pour le compte de la compagnie des Indes. Le 21 décembre on descendit le fleuve de Canton. Le 5 janvier 1798 on partit avec un convoi. Le 22 juin on entra dans le port de Cork en Irlande. Le 8 juillet suivant on mouilla dans la Tamise. Le *Duff*, dans cette longue campagne, n'avait pas perdu un seul homme. Ce fut ainsi que se termina le premier voyage entrepris par la société des missions. On verra que ses efforts ne furent pas perdus, et qu'après avoir éprouvé de grandes et nombreuses difficultés, elle atteignit enfin le but qu'elle s'était proposé.

---

## VOYAGE

DE JEAN TURNBULL

AUTOUR DU MONDE. (1800 A 1804.)

---

« Il est peu de dangers et encore moins de difficultés, dit l'auteur de ce voyage, qui puissent détourner les hommes entreprenans de se livrer à la poursuite des objets qu'ils regardent comme des moyens de fortune et d'indépendance. Si le froid moraliste, dans ses réflexions abstraites, flétrit cette passion du nom de cupidité, le philosophe pratique, qui modifie le résultat rigoureux de ses raisonnemens en songeant au cours ordinaire des choses, la considère sous un point de vue plus favorable, en la nommant le grand moteur du commerce, et l'agent efficace des progrès de la prospérité des humains.

« Étant second lieutenant sur un vaisseau qui revenait de la Chine, en 1799, nous avons souvent eu l'occasion de nous convaincre, le premier lieutenant et moi, que les Américains faisaient encore un commerce très-lucratif à la côte



nord-ouest du vaste continent qu'ils habitent. En conséquence, à notre retour en Angleterre, nous nous adressâmes à des commerçans qui se livraient à ces sortes d'entreprises; ils agréèrent notre plan et s'empressèrent de le mettre à exécution.

« Un vaisseau neuf de cent cinquante tonneaux fut acheté : mon compagnon en eut le commandement; je fus chargé de la gestion de la cargaison. Nous y avions chacun un intérêt considérable; ainsi nous devions prendre une part bien vive au succès du voyage. Ayant obtenu la permission de la compagnie des Indes, nous partîmes de Portsmouth dans les premiers jours de juin 1800.

Le navire fit eau : il fallut relâcher à San-Salvador, au Brésil; on en sortit quatre jours après. La traversée de cette côte au cap de Bonne-Espérance fut très-heureuse. On y séjourna un mois, puis on fit voile pour Port-Jackson, où, parmi les bâtimens qui se trouvaient à l'ancre, il y en avait trois que Turnbull et son compagnon supposèrent y avoir été amenés par le même motif qui les y avait conduits. Leurs conjectures n'étaient que trop fondées. Il fallait tirer le meilleur parti de la circonstance. Il fut convenu que Turnbull resterait à Port-Jackson, pour y vendre aussi bien qu'il serait possible la partie de la cargaison destinée pour cet endroit, et que le capitaine irait avec le navire à la côte nord-ouest.

« De toutes les colonies fondées par les Européens, observe Turnbull, celle de la Nouvelle-Galles du sud est peut-être la seule où leur séjour n'ait apporté aucun changement dans les mœurs et les usages des naturels. La civilisation n'a fait aucun progrès parmi eux : ils sont aussi bruts qu'à l'époque du premier voyage de Cook. Tous les jours on en rencontre dans les rues des deux villes de Sydney et de Paramatta, hommes et femmes, qui sont entièrement nus. Des officiers humains ont fait de vains efforts pour améliorer la condition de ces sauvages : ceux-ci persistent à jouir de la vie et de la liberté à leur manière; ils sont sourds à tous les avis qu'on leur donne pour les faire changer.

« Doit-on supposer qu'ils sont plus stupides que les autres sauvages? Nullement; car si le talent d'observer attentivement et d'apercevoir promptement les ridicules est une preuve d'esprit naturel, ces Indiens n'en sont pas dépourvus. Ils imitent les singularités, la mise, l'air, la démarche, le maintien de tous les Européens qu'ils ont vus depuis le temps du gouverneur Phillips jusqu'à présent, si exactement que c'est une espèce de registre historique des actions et des caractères de ces Anglais. Si un de nos compatriotes, officier, ou même déporté, a un défaut corporel, ou un tic, ou un accent particulier, ils le saisissent à l'instant, et le contre-



font avec une telle vérité, qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'original. De plus ils apprennent avec une facilité extrême l'argot et le langage grossier des déportés, et s'il s'élève une querelle, ils valent leurs maîtres pour dire des injures.

« Voilà tout ce que ces sauvages ont acquis de la fréquentation des Européens. Sous tout autre rapport, ils paraissent incapables de la moindre amélioration et même du moindre changement. Ils ne savent pas encore se mettre à l'abri des injures de l'air et des alternatives d'abondance et de famine, maux inséparables de la vie qu'ils mènent. Leur maigreur a passé en proverbe. Leur peau est scarifiée partout avec des coquilles; leur visage barbouillé de chaux et de résine rouge; leur chevelure tressée avec de la mousse, et ornée de dents de requin, qu'ils y suspendent. Un morceau de bois qui ressemble à une brochette leur traverse le cartilage du nez. En un mot, c'est la race de sauvages la plus laide et la plus dégoûtante qui vive sur la surface du globe.

« Ils tirent leur principale subsistance de la mer et des rivières: sans les ressources inépuisables qu'elles leur fournissent, ils auraient depuis longtemps cessé d'exister. Ainsi l'on peut raisonnablement supposer que la côte maritime est plus peuplée que l'intérieur des terres. Quand la mer jette sur le rivage une baleine morte, ils s'y rendent en

grand nombre, et mangent abondamment tant qu'elle dure; il ne la quittent généralement qu'après avoir bien nettoyé les os. La racine d'une espèce de fougère leur tient lieu de pain; ils la grillent, et la broient entre deux cailloux; mêlée avec le poisson elle forme leur nourriture spéciale. Ils ont des huîtres d'une grosseur si prodigieuse, que trois suffisent au repas d'un homme. Les rochers sont couverts d'autres plus petites, qui ne coûtent que la peine de les arracher et de les emporter.

« Cependant quelques-uns de ces sauvages, frappés de la supériorité des instrumens de pêche des Européens sur les leurs, ont fini par les adopter. Ceux qui habitent dans le voisinage de Sydney en sont pourvus. Ils les ont reçus gratis, ou en échange de poissons et d'huîtres. Il arrive rarement qu'ils partagent nos occupations. Quelquefois, quand la fantaisie leur en prend, ils aident à tirer la seine, ou à haler les canots qui entrent dans le port ou qui en sortent; mais quand au travail de l'agriculture ou des arts mécaniques, ils paraissent aussi incapables de l'adresse et de l'application qu'il exige, que les bêtes le sont.

« Ils ne manquent pas de courage; ils en montrent beaucoup dans leurs combats singuliers et de peuplade à peuplade. Ils se défendent des traits de leurs adversaires en leur opposant un simple



bouclier d'une écorce épaisse ; avant d'attaquer, ils entonnent en chœur une sorte de chanson de guerre, et crient de plus fort en plus fort jusqu'à ce qu'ils tombent dans une frénésie furieuse : en même temps tout leur corps est dans une agitation convulsive, et chaque trait de leur visage exprime l'emportement violent de leur esprit. Il paraît que leurs querelles viennent de ce qu'ils sont jaloux de leurs femmes ; une manière de se venger est de les ravir. L'altercation n'existe d'abord qu'entre deux individus ; bientôt elle devient générale. Rien n'est comparable à l'acharnement avec lequel ils se battent. Les piques sont lancées avec tant de force, qu'elles percent les boucliers de part en part ; ils souffrent sans doute des douleurs atroces quand on retire ces armes de leur corps : cependant telle est leur patience ou plutôt leur manque de sensibilité, qu'ils supportent cette opération avec constance ; ils ne leur arrive jamais, ou du moins très-rarement, de fuir du champ de bataille.

« Je rapporterai à ce sujet un fait dont je fus témoin. Un de ces sauvages avait été condamné par ses compatriotes, pour un crime quelconque, à une punition exemplaire ; une quinzaine de ses compagnons, choisis pour la lui infliger, se rangèrent en demi-cercle autour de lui. Il était permis à ce pauvre homme de se défendre le mieux

qu'il pourrait avec son bouclier contre les zagaïes. Ils commencèrent par les lui jeter de tous les côtés avec une impétuosité extrême ; il les para très-adroitement : s'ils eussent été rangés sur une ligne devant lui, il eût échappé à la plupart des coups ; mais d'après la position de ses antagonistes, il reçut plusieurs blessures graves. Il finit par s'enfuir de toutes ses forces à Sidney, où il tomba mort. Toutes les fois que quelqu'un est tué, soit dans une bataille rangée, soit dans un combat singulier, l'usage veut que celui qui survit soit exposé aux coups d'un certain nombre de zagaïes, que lui lancent les parens du défunt. S'il ne succombe pas, les choses en restent là ; s'il est tué au contraire, celui qui l'a frappé est à son tour soumis à la même épreuve.

« La finesse de leur ouïe et de leur vue est prodigieuse ; ils voient et distinguent des objets qui échapperaient à un Européen : qualité qui les rend de très-bons guides pour les chasseurs anglais dans les bois, car ils découvrent toujours le gibier avant eux. Ils atteignent parfaitement un but marqué ; je les ai vus abattre à la distance de cent pieds un oiseau qui n'était pas plus gros qu'un pigeon.

« Ils couchent toujours en plein air, ou dans des espèces de huttes qui ne les garantissent guère de la rigueur du froid. Lorsqu'il pleut, ils se re-



tirent dans des creux de rochers, allument du feu à l'entrée, et y restent jusqu'à ce que le mauvais temps soit passé. On dit qu'ils craignent singulièrement les apparitions.

« Leurs pirogues, faites de morceaux d'écorces d'arbres liées ensemble, sont les plus misérables que l'on puisse concevoir; elles sont ordinairement à moitié pleines d'eau, et l'extrême légèreté des matériaux qui les composent les empêche seule de couler bas. On voit souvent une famille entière occupée à pêcher dans ces frêles barques; il y a ordinairement au milieu un feu de charbons ardens, et le poisson qu'ils viennent de prendre est ainsi cuit à l'instant, ou plutôt à demi-chauffé.

« Depuis l'établissement de la colonie, ils font des efforts plus hardis pour se procurer leur subsistance; les Anglais qui habitent à l'écart, souffrent beaucoup de leur déprédations. Le vol est plus aisé à pratiquer, c'est-à-dire exige moins de peine et de patience que la pêche; et si l'on peut juger de leur goût par leurs actions, ils préfèrent le maïs et les pommes de terre à leur nourriture ordinaire. Il résulte un avantage pour le gouvernement de la colonie, de la rareté des vivres chez eux; c'est que les déportés ne sont pas tentés de désertir. Quelques-uns qui l'ont essayé, ont reconnu leur erreur par ses mauvais effets; ils se sont empressés de revenir et de reprendre leur

précédent esclavage. Si la crainte du châtement a fait différer leur retour à d'autres, ils sont morts de faim, ou bien ont été égorgés par les sauvages.

« Dans les premiers temps de la colonie, la défiance des naturels du pays rendait les communications avec eux très-difficiles. Ce ne fut que par beaucoup d'avances amicales et quelques artifices que le gouverneur parvint à calmer leurs craintes, et à les engager à s'aventurer parmi les colons. On raconte que Bennelong, un de leurs chefs et guerrier fameux, fut pris par un singulier expédient. Il eut envie de la veste d'un matelot: on la lui offrit sur-le-champ, et l'on dit à un matelot de la lui passer; celui-ci la lui mit sens devant derrière, ce qui gêna les bras de Bennelong, et on le saisit aisément.

« Mais il est plus facile de s'emparer d'un sauvage de la Nouvelle-Hollande que de le civiliser. Le gouverneur prodigua vainement à Bennelong les attentions les plus amicales, et les traitemens les plus affectueux; il eut beau le vêtir et lui faire faire bonne chair, le sauvage essaya plusieurs fois de recouvrer sa liberté: ce fut en vain. Le gouverneur l'emmena en Angleterre, et on le montra comme un échantillon des naturels du continent d'où il venait. Il fut présenté aux principaux personnages du royaume; c'était, dans le beau monde, à qui le fêterait et lui ferait des présens.



Un sauvage de tout autre pays aurait regardé comme des trésors inestimables tout ce qu'il reçut : il n'en fut pas de même de Bennelong. A peine de retour dans sa patrie, il oublia ou au moins laissa de côté les objets et les ornemens qu'il avait rapportés de ses voyages, et reprit avec un plaisir plus grand les anciennes et dégoûtantes habitudes de sa vie précédente. Il se débarrassa de ses habits comme d'une chose gênante pour la libre action de ses membres, et redevint complètement sauvage. La même observation s'applique à ses compatriotes ; ils sollicitent continuellement des vêtemens, et les mettent très-rarement plus d'une fois.

Il faut cependant avouer que le séjour de Bennelong en Angleterre n'a pas été sans fruit pour son instruction. Il est en état de converser avec aisance et d'une manière intéressante. Il nomme souvent lady Sydney et lady Jane Dundas, et paraît très-reconnaissant des bienfaits qu'il a reçus de ces deux jolies femmes, ses protectrices déclarées. On l'écoute volontiers parler des choses étonnantes qu'il a vues en Angleterre ; mais on s'aperçoit que la curiosité dont il était l'objet l'ennuyait et l'obsédait ; car il aime à raconter que dans un repas nombreux, donné à son occasion par un riche particulier, il avait admiré la conduite d'un homme âgé qui, au milieu de l'empressement gé-

néral à considérer le sauvage, se contenta de lui jeter un coup d'œil, puis prit avec satisfaction une prise de tabac, et pria la société de faire passer la bouteille que l'on avait totalement négligée depuis quelques instans. L'indifférence et la gravité imperturbable de cet homme semblent avoir fait plus d'impression sur l'esprit de Bennelong que toutes les belles choses et les parures brillantes qu'il vit dans cette soirée ; et au plaisir qu'il prend à répéter cette histoire, on s'aperçoit qu'il regarde ce vieillard comme l'homme le plus sage de la compagnie où il le vit, et peut-être de l'Angleterre.

On peut étudier dans le caractère de Bennelong celui de ses compatriotes : il aime si passionnément les liqueurs fortes, que s'il en avait à sa disposition, il serait dans une ivresse presque continuelle. Dans cet état, il est d'une méchanceté insupportable. Revenu à la raison, il paraît se repentir ; mais c'est pour recommencer aussitôt, et il épuise la patience : c'est un sauvage que l'on ne peut pas espérer de réformer. Au moment où je quittai la colonie, on venait de l'envoyer dans la maison de détention, où l'on renferme les gens incorrigibles.

Un particulier plein de douceur et d'humanité essaya d'élever dès leur enfance un petit garçon et une petite fille sauvages, espérant avec raison



qu'en les prenant de si bonne heure, on pouvait se flatter de réussir. Ils furent donc soignés et instruits avec l'attention la plus stricte; rien ne fut négligé pour les former aux habitudes de l'Europe. Cependant à peine eurent-ils atteint l'âge auquel on leur laissa la liberté du choix, que rejetant avec dédain toutes les habitudes de la vie civilisée, ils retournèrent au milieu de leurs compatriotes, et préférèrent la famine dont ils souffrent souvent à l'abondance où ils avaient toujours vécu. On peut citer tant d'exemples de ce genre, qu'on est tenté de regarder ce peuple comme physiquement incapable de civilisation. Leur naturel inquiet et vagabond ne leur permet pas de se fixer à une chose ou à une place. La chasse et la pêche, le changement de demeure suivant leur caprice, ou suivant la rareté ou l'abondance de la nourriture, peuvent seuls satisfaire leur amour désordonné de la variété. Les idées de décence n'entrent pas mieux dans leur esprit que celles de gêne ou de règle quelconque. Ce sont à mes yeux les êtres les plus insociables, les plus stupides et les plus insensibles qui existent.

Ces peuples n'ont aucune espèce de gouvernement; ils ne reconnaissent pas de chefs suprêmes; s'il existe quelque supériorité parmi eux, c'est celle de la force personnelle et du courage; et la seule distinction qu'elles procurent à ceux qui en

sont doués, est de combattre plus souvent pour les querelles de leurs amis et de leurs parens. La seule division qui ait lieu parmi eux comme peuple, est par familles qui fréquentent ou habitent des endroits particuliers, et qui sont connues sous le nom de ce territoire. Ainsi celles qui demeurent près de Botany-Bey s'appellent *Vid-Gal*; celles de Rose-Bay *Carda-Gal*; de Broken-Bay *Caméra-Gal*; et près de Paramatta *Van-Gal*. Un de leurs guerriers les plus fameux était un *Vid-Gal*, et Bennelong un *Van-Gal*.

Ils se marient quelquefois hors de leur famille; mais semblent regarder comme illicite l'union conjugale entre parens plus proches que cousins germains. Ils n'observent aucune cérémonie dans leurs mariages. Toutefois leur manière de faire la cour aux femmes est assez bizarre. Lorsqu'un jeune homme trouve une jeune fille qui lui plaît, il lui déclare qu'il faut le suivre; elle refuse: il la menace; elle persiste: il emploie la violence et les coups, et finit par l'enlever, malgré sa résistance. Dans les premiers temps les colons croyaient que ces jeunes filles étaient effectivement forcées; mais celles-ci leur apprirent que c'était l'usage, et qu'il leur plaisait beaucoup.

Il paraît que, malgré cet étrange début, les femmes sont attachées et fidèles à leurs maris; elles en sont extrêmement jalouses, et ce n'est



pas toujours sans cause : c'est la source ordinaire de leurs querelles. Comme les femmes forment toute leur propriété, elles sont aussi le prix de la victoire.

Ces femmes accouchent avec une facilité merveilleuse : le mari remplit ordinairement les fonctions de sage-femme, et leur donne un peu d'eau pour les soulager ; quelques heures après la femme vaque comme auparavant aux soins de son ménage. L'enfant est mis dans une corbeille sur de l'écorce d'arbre, et soigné avec une affection qui fait honneur à la sensibilité de ces sauvages. D'après la rareté des subsistances chez eux, on suppose que sur quatre enfans, un seul atteint l'âge de trois ans, circonstance qui explique la faible population de cette contrée. Dès que l'enfant commence à marcher, on lui enseigne à lancer la zagaïe, en lui donnant un roseau ou un jonc pour s'exercer. On enlève aux petites filles les deux premières phalanges du petit doigt de la main droite, opération qui se fait par une ligature très-serrée, qui intercepte la circulation : les phalanges tombées sont jetées dans la mer, pour que l'enfant ait par la suite du bonheur à la pêche.

Lorsque les garçons arrivent à l'âge de puberté, on leur enlève une des dents incisives : ce sont les courradjis ou sages qui les font tomber en les frappant avec une pierre. C'est une grande céré-

monie, qui a lieu tous les trois ou quatre ans. Les jeunes gens de plusieurs cantons contigus se rassemblent avec leurs amis ; et à cette occasion l'on se régale et l'on danse. On augure bien du courage d'un jeune homme, quand il montre dans cette épreuve une fermeté inébranlable, et comme ils sont alors rangés parmi les hommes faits : on leur permet dès ce moment de combattre leurs ennemis et de chasser le kangourou.

J'ai vu une douzaine d'enfans imiter dans leur jeu la punition à laquelle sont soumis les criminels ; ils lançaient leurs zagaïes sans pointe avec autant de force que les plus braves guerriers, et celui contre lequel elles étaient dirigées les renvoyait avec une adresse et une vigueur remarquables.

Malgré le courage naturel à ces Indiens, ils craignent singulièrement les armes à feu ; ce qui est un grand bonheur pour les colons isolés, qui sans cela seraient continuellement exposés aux violences de ces sauvages.

Les courradjis sont des vieillards pour lesquels le peuple a beaucoup de considération ; ils guérissent les maladies, donnent leur avis dans les affaires de conséquence, et servent d'arbitres dans les querelles. Ils se vantent de connaître l'avenir, et d'avoir des communications avec les esprits de leurs amis défunts. Quelques familles prétendent